

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 86 (1941)
Heft: 4

Artikel: Du moral de la troupe
Autor: Gaberell, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342043>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Du moral de la troupe

Voilà bientôt vingt mois que notre armée est mobilisée. En ce début de 1941, chacun d'entre nous a certainement près de trois cents jours de service actif inscrits dans son livret militaire. Beaucoup en comptent même davantage. C'est dire que notre corps d'officiers a fait une expérience qui, si elle ne manquait pas d'être délicate, n'en était pas moins fort nécessaire.

Expérience pour les jeunes, mais expérience aussi pour ceux qui ont déjà pris part à la mobilisation précédente et qui ont « remis ça ». Depuis lors, les problèmes politiques, militaires, sociaux surtout, ont évolué à grands pas.

Un contact de longue durée a permis ainsi à chacun de mieux connaître et lui-même et son chef ou son subordonné.

Ce n'est pas l'épreuve d'un cours de répétition qui fait apparaître le vrai caractère d'un individu. L'homme se dit « qu'il n'en a que pour vingt jours ». Pour un temps si bref, le problème financier ne se pose pas, à quelques rares exceptions près. C'est une occasion donnée à chaque citoyen-soldat de se sortir de sa vie journalière souvent monotone, de retrouver ses camarades de service — ceux dont l'amitié est la plus loyale — de se familiariser à nouveau avec le métier des armes, en un mot, de changer d'air.

Celui qui revêt un grade parce qu'il a été reconnu apte à prendre des responsabilités de chef, est heureux de pouvoir s'affirmer dans le sens le plus avantageux du mot.

Parfois, il se voit relégué au civil dans une situation sociale qui l'empêche de laisser s'épanouir sa vraie personnalité. Devant sa troupe, fût-elle de quarante ou de mille hommes, le nombre importe peu, il sent vibrer en lui sa mission de chef. C'est ce qu'un de nos officiers supérieurs appelle « la volupté du commandement » et « la jouissance de servir ». Mots violents, dans leur forme, que seuls des militaires peuvent comprendre, mais aussi mots remarquablement exacts dans leur fond.

* * *

Un enthousiasme plus grand encore, plus extérieur surtout, se manifeste à la mobilisation générale de septembre 1939. La population civile acclame le gris-vert. A chaque gare, le même spectacle d'union nationale, indéfectible, se répète.

Puis la vie reprend. Les semaines, les mois passent. Les fortes personnalités se confirment, s'affirment chaque jour davantage. Par contre, le vernis trompeur derrière lequel se cachait un caractère faible, débile, ne résiste pas à l'épreuve du temps. Chacun apparaît bientôt déshabillé de tout artifice. Telle la nature, l'homme subit de hautes et de basses pressions. A la seule différence que, pour lui, elles sont d'ordre moral.

Plus on avance dans le temps, surtout en cette année 1940, qui voit le bouleversement complet de l'Europe occidentale, plus le problème du moral de la troupe se précise. Il se pose de la façon la plus aiguë en plein été juste après la campagne de France.

C'est à ce moment critique que le Général Guisan, profitant des expériences faites par d'autres pays et placé lui-même devant un nouveau problème stratégique, change du tout au tout son dispositif de défensive.

Le principe du réduit national a eu une profonde influence sur le moral de l'homme et sur celui de la population civile.

Cette influence subsiste encore maintenant et a une action bienfaisante. C'est, adapté à la superficie actuelle de la Suisse, le principe qui a dicté à nos ancêtres la conclusion du pacte de 1291.

* * *

Tout au long de ce service actif, le mobilisé a une activité variée. Suivant la région et la saison, il fait, tour à tour, de la préparation au combat, des fortifications, de l'entraînement alpin.

Au début, la tâche des chefs est relativement facile. Instruction individuelle, école de pièce, connaissance de nouvelles armes, exercices de patrouilles, théories sur des sujets particuliers ou généraux remplissent amplement la journée.

Puis vient l'hiver, au cours duquel l'entraînement de dizaines de milliers d'alpins est complété, amélioré. L'effort demandé au skieur met celui-ci à rude épreuve. Lourdemment chargé, il part, jour après jour, accomplir sa patrouille de 30 à 65 km. Souvent, il dort dans un igloo qu'il doit encore construire une fois arrivé au terme de sa randonnée. Cette construction se fait, la plupart du temps, dans des conditions pénibles : tempête de neige ou de vent, grand froid. Mais l'homme ne récrimine pas. Il sait que seules ses expériences, sa préparation physique, sa volonté lui permettront, le moment venu, de se tirer d'affaire au dépens de son ennemi. Le service de l'alpin est très dur : il en est fier. Sa mission est importante : il veut s'en montrer digne.

Ainsi, toujours tendu, souvent au maximum de ses forces, accomplissant un travail dont il voit et les difficultés et le but immédiat, l'alpin apporte, partout où il passe, bonne humeur, franche gaîté, loyale camaraderie.

Pendant ce temps, le reste de l'armée accomplit son devoir dans un service qui, s'il est tout aussi important,

s'avère moins pénible mais aussi plus monotone. Jour après jour, l'homme monte la garde, creuse des tranchées. Ici, le rôle de l'officier est plus difficile, plus délicat aussi.

Certains prétendent que la forme de notre armée ne permet pas à l'officier de se pénétrer autant qu'il est nécessaire de sa troupe. Certes, en période de paix, il est peut-être difficile — le temps faisant défaut — de s'occuper de chacun, pris individuellement. Aujourd'hui, celui qui ne connaît pas les conditions d'existence de chaque homme de sa section, voire même de sa compagnie, ne mérite qu'une chose : d'être enlevé de sa troupe. Sa présence y est néfaste.

Ignorer que X., manœuvre, vit seul, dans une grande ville, qu'il est mêlé, de par sa profession, à un milieu formé de résidus de la population, c'est être incapable de comprendre le caractère de cet homme, sa conception de la vie, ses réactions devant certains faits journaliers, c'est, par conséquent, avoir très vite cet élément derrière la main. Ignorer que Y., garçon sérieux et travailleur, chef de famille, est dans une situation financière délicate, c'est se dérober devant les difficultés de la vie, c'est se complaire en un égoïsme générateur de découragements individuels d'abord, collectifs ensuite. Ignorer les soucis qui assaillent chacun, c'est empêcher que se crée entre le chef et ses hommes ce lien de solidarité nécessaire et qui va même jusqu'à être la *conditio sine qua non*, décisive pour gagner une bataille.

Cette nécessité de connaître ses hommes doit aller de pair avec celle de les occuper.

Il faut que le soldat sente que l'on travaille suivant un plan méthodiquement établi et à la réalisation duquel les efforts de chacun doivent collaborer. Le soir, en rentrant au cantonnement, l'homme doit avoir la certitude qu'une action positive a été réalisée au cours de la journée.

C'est seulement en se donnant soi-même à la tâche qui nous a été confiée que l'on pourra communiquer à sa

troupe l'entraîne, l'allant nécessaires qui fera du travail quotidien un dérivatif aussi agréable qu'utile et non une machine à tuer le temps.

* * *

Le problème du moral de la troupe présente de nombreux aspects. Nous n'en avons esquissé que les principaux afin d'attirer l'attention de chacun sur l'importance que revêt cette question.

Dans les quelques lignes qui précèdent, nous avons constaté que, soit pendant la courte période des cours de répétition, soit dans un service actif pénible, absorbant et spécial, — tel l'alpin — l'homme est directement happé par l'intérêt de son travail et n'a pas le temps de se laisser aller à des réflexions déprimantes. Qu'au contraire, dans un service plus calme, plus régulier et de plus longue durée, le rôle de l'officier devient de première importance. Efforçons-nous donc de penser toujours davantage aux vies qui nous sont confiées. N'en considérons pas seulement le côté physique mais aussi et surtout le côté moral. C'est en agissant ainsi que nous accomplirons le meilleur travail pour rendre notre armée toujours plus forte et maintenir jalousement notre indépendance dans la tourmente actuelle.

Plt. PAUL GABERELL.
